

Jeffrey Sachs : La défaite de Trump en Iran et le déclin de l'empire américain

Le professeur Jeffrey Sachs explique comment l'échec de Trump dans la guerre contre l'Iran révèle les limites de la puissance américaine et accentue le déclin de l'empire des États-Unis. Chaîne YouTube de Jeffrey Sachs : <https://www.youtube.com/@JeffreyDSachsOfficial> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : <https://buymeacoffee.com/gdieseng> Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous sommes le vendredi vingt-quatre avril deux mille vingt-six, et nous recevons le professeur Jeffrey Sachs. Merci d'être avec nous. J'avais très envie de parler avec vous de ce qui semble être, au moins en partie, le déclin de l'ère hégémonique qui a suivi la guerre froide. Parce qu'après la guerre froide, l'image des États-Unis comme puissance toute-puissante a vraiment joué un rôle central dans la structuration du système international. Les États ont lié leur sécurité à celle des États-Unis, qui avaient tendance à monopoliser la question de la sécurité, tandis que leurs adversaires cherchaient à rester discrets pour ne pas les provoquer. Mais, comme on le sait, les puissances hégémoniques finissent par se surmener et s'épuiser. Et il semble que c'est justement ce que Trump voulait inverser. Sauf qu'avec la guerre en Iran, on a plutôt vu, encore plus clairement, les limites de la puissance américaine. Je me demandais donc comment vous voyez cela, ou comment vous évaluez, disons, la portée à long terme de cette guerre en Iran.

#Jeffrey Sachs

C'est clair, on voit bien les limites de la puissance américaine, sans aucun doute. Je pense qu'on assiste à une tendance de fond, une tendance de long terme, en fait, qui marque le déclin de l'hégémonie occidentale, ou peut-être même la fin de cette hégémonie. On peut d'ailleurs en faire remonter les origines à la fin de la Seconde Guerre mondiale. À ce moment-là, la plupart des pays européens ont perdu leurs colonies à travers le monde, et les États-Unis ont, d'une certaine manière, pris la relève des empires européens pour devenir un empire américain. Ils se sont retrouvés en compétition avec l'Union soviétique, les deux grandes puissances impériales de l'époque. Mais dans cette rivalité, les États-Unis ont toujours gardé une forme de domination, sur le plan économique comme sur le plan technologique. C'était une période très inquiétante, parce qu'on parlait de deux superpuissances nucléaires, prêtes à s'affronter, souvent à travers des guerres par procuration.

Quand l'Union soviétique s'est dissoute, en mille neuf cent quatre-vingt-onze, il a semblé, pour les dirigeants américains et pour une grande partie du monde, que les États-Unis étaient la seule superpuissance, totalement dominante. Mais je dirais que la tendance de fond, celle qui avait conduit au déclin global de la puissance occidentale après la Seconde Guerre mondiale, continuait. Ce qui s'est passé à la fin de la guerre, avec la fin de l'ère impériale européenne, c'est que le reste du monde — et surtout l'Asie — a eu un nouvel espace pour rattraper son retard : sur le plan technologique, sur le plan de l'éducation, de l'alphabétisation, de l'urbanisation et de l'industrialisation.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a vu se réduire l'écart entre l'Occident industrialisé — en gros, l'Europe et les États-Unis — et les pays d'Asie. Et on a aussi observé, dans d'autres régions du monde, quelques réussites partielles en matière de développement économique. Moi, je vois les choses comme ça : pendant environ cent cinquante ans, à peu près du début du dix-neuvième siècle jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le monde occidental, et surtout l'Europe, a dominé le monde. C'était vraiment une hégémonie occidentale, avec la Grande-Bretagne en tête, mais aussi plusieurs puissances européennes disposant d'empires coloniaux un peu partout sur la planète.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'écart entre l'Occident et le reste du monde s'est réduit. À l'intérieur du bloc occidental, les États-Unis étaient clairement la puissance dominante. Mais sous la surface, on voyait, année après année, les progrès économiques d'une grande partie de l'Asie. Et cela veut dire que, sur le long terme — pas d'une année sur l'autre, mais sur une tendance de fond — la domination du monde occidental était vouée à diminuer. Mais je dirais que deux choses ont masqué ce phénomène. D'abord, la domination des États-Unis et de l'Union soviétique donnait l'impression qu'il s'agissait d'un affrontement entre deux empires, et il était facile de détourner le regard de la montée de la Corée, de Taïwan, de Singapour, de Hong Kong — les fameux « tigres asiatiques » — ou même de la montée économique de la Chine, qui a commencé à la fin des années soixante-dix.

On aurait dit que deux grandes puissances s'affrontaient, alors qu'en réalité, un changement bien plus profond était en cours. Et je reviens toujours à l'Asie, parce que pour moi, elle est au cœur de tout ça. L'Asie abrite soixante pour cent de la population mondiale, et depuis plus de deux millénaires, elle a toujours été le centre de gravité de la population et de l'économie mondiales. Ce qui se passait, en fait, c'est que l'Asie revenait lentement sur le devant de la scène, après un siècle et demi de domination impériale européenne. Mais tout cela se faisait en profondeur, de manière progressive, année après année. En surface, on avait l'impression que les États-Unis et l'Union soviétique se livraient un combat acharné. Et puis, quand l'Union soviétique s'est effondrée, en décembre mille neuf cent quatre-vingt-onze, on a parlé de paix, d'une seule superpuissance restante. On a même proclamé la fin de l'histoire. Les États-Unis semblaient alors être la seule superpuissance.

C'était le moment unipolaire. Les États-Unis étaient le pays indispensable. Tous les superlatifs possibles leur étaient attribués. Les néoconservateurs américains croyaient à leurs propres gros

titres, et l'idée que le changement fondamental dans le monde était la domination américaine est devenue une sorte de mot d'ordre. Mais, d'un point de vue économique, je dirais que l'histoire essentielle, c'était le rétrécissement progressif, année après année, du fossé entre l'Occident — c'est-à-dire l'Europe et les États-Unis — et l'Asie. Et la montée de l'Asie, c'est ça, la vraie histoire, en termes de puissance relative. On peut ajouter quelques points : même à l'apogée de leur puissance, les États-Unis n'ont pas pu vaincre le Vietnam. Ils n'ont pas réussi à surmonter les guerres et les sentiments anticoloniaux. Ils n'ont pas pu maintenir les empires européens intacts, ni les remplacer par des empires américains dans une grande partie de l'Asie. Cela dit, l'influence américaine dans le Japon et la Corée d'après-guerre était, on peut le dire, presque totale.

Mais tout cela veut dire que, de mon point de vue, le moment unipolaire après mille neuf cent quatre-vingt-onze était, dans une large mesure, une illusion. Si on regardait la situation comme un économiste — ce que j'étais à l'époque — je disais assez régulièrement que l'Asie était en train de s'affirmer, et que cela allait créer un monde différent. En revanche, si on se plaçait du côté de la géopolitique, de la projection de puissance ou du militaire, ça ne paraissait pas forcément évident. Et ce qui est intéressant, je trouve — et ce serait d'ailleurs amusant de se replonger dans ce que disaient les stratèges à propos de la Chine en mille neuf cent quatre-vingt-onze et mille neuf cent quatre-vingt-douze, au moment où l'on parlait de ce fameux moment unipolaire —, c'est que, si ma mémoire est bonne, ils ne disaient pas grand-chose sur la Chine. On ne la voyait pas comme un acteur important. C'était un pays pauvre qui assemblait des produits pour le marché américain.

Ce serait peut-être une bonne chose qu'elle gagne en puissance, parce que cela permettrait de continuer à contenir l'influence russe. Mais je ne pense pas que la Chine ait été considérée comme un pays stratégique par les États-Unis avant le début du vingt et unième siècle. En réalité, pas avant environ deux mille dix, quand Obama a commencé à parler, de manière célèbre, du « pivot asiatique » ou du « pivot vers la Chine ». Tout cela pour dire, Glenn, que la tendance la plus large, à l'échelle mondiale, selon moi, c'est que de mille huit cents à mille neuf cent cinquante, à peu près, le monde occidental — mené par les empires européens, et au sein de l'Europe par la Grande-Bretagne — dominait le monde. Ils se sont industrialisés. Ils détenaient l'écrasante majorité de la puissance militaire. Ils avaient la supériorité technologique, et un leadership scientifique absolument incontesté.

Que cet équilibre ait été en Europe ou aux États-Unis, il avait déjà commencé à bouger au début du vingtième siècle, mais il a basculé de façon décisive à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Si on prend l'Occident dans son ensemble, cette domination occidentale a atteint son apogée vers mille neuf cent cinquante. Et même s'il n'y avait pas de titre unique, on pourrait dire que la une de l'époque, c'était : les empires européens sont finis, l'Inde devient indépendante, la République populaire de Chine est proclamée, et ainsi de suite. Ces événements politiques ont lancé un profond processus économique qu'on appelle, de manière un peu vague, le rattrapage. Ce n'est pas une expression parfaite, mais au moins pour les cinquante premières années, de mille neuf cent cinquante à deux mille, elle n'est pas mauvaise. Ce qui se passait en Asie, c'était bien une forme de rattrapage : l'alphabétisation pour la première fois, l'éducation publique de masse pour la première

fois, et la construction d'infrastructures de base qui, à l'époque des empires européens, n'avaient jamais vraiment été mises en place.

Dire qu'il faut « rattraper » n'est plus vraiment juste, parce que la Chine est clairement en tête sur le plan technologique, dans beaucoup de domaines aujourd'hui. Les États-Unis ne sont plus, et de loin, l'hégémon ou la seule superpuissance mondiale. Sur la plupart des critères, économiques comme technologiques, la Chine est au moins l'égale des États-Unis. Mais je dirais que, dans l'industrie manufacturière, presque partout, et dans l'industrie lourde, presque partout aussi, la Chine est largement devant les États-Unis en ce moment. Donc, dans ce sens, l'idée que l'hégémonie américaine touche à sa fin, je dirais que c'est quelque chose qui est vrai, progressivement, depuis des décennies.

Euh, je dirais que l'euphorie qui a suivi mille neuf cent quatre-vingt-onze, aux États-Unis, autour de l'idée d'un monde unipolaire... et c'était vraiment une euphorie. J'étais là pour la voir, dans les think tanks, dans les universités, à Washington, et bien sûr dans le discours de chaque président, et ainsi de suite. À mes yeux, tout ça a toujours été économiquement ignorant. J'ai aussi participé, dans les années quatre-vingt-dix, à un débat sur la montée de l'Asie : était-ce un phénomène réel ou quelque chose qui allait s'effondrer ? À l'époque, on lisait des articles sur le soi-disant mythe du miracle asiatique, et ainsi de suite. Et moi, j'ai toujours pensé qu'on assistait à un vrai processus de rattrapage à long terme. Et, après deux mille dix, à bien des égards, à un processus d'avance. Donc, je n'ai jamais cru à cette histoire de monde unipolaire comme étant réelle.

Ayant été témoin du désastre de la guerre du Vietnam, j'ai toujours eu le sentiment que l'Amérique surestimait sa puissance. Je dirais que la guerre en Ukraine est une nouvelle démonstration des limites très claires de l'unipolarité américaine. En gros, cette guerre a marqué la fin de l'élargissement de l'OTAN, et la fin de la période où les États-Unis pouvaient placer leurs pions sur l'échiquier mondial comme bon leur semblait. On se souvient que, pendant ce moment unipolaire, Zbigniew Brzezinski avait en tête que les États-Unis finiraient par dominer l'Eurasie — rien de moins — et que l'Ukraine en serait le pivot. Et le président Poutine, en quelque sorte, s'est levé et a dit : non, pas sous ma surveillance, ça n'arrivera pas. La guerre en Ukraine est donc, au fond, une guerre qui révèle les limites de l'expansion américaine. Ces limites, en réalité, avaient déjà été démontrées.

Les États-Unis pensaient qu'ils allaient simplement affaiblir la Russie, financièrement, économiquement, avec des sanctions, ou militairement, ou encore par la subversion interne, avec une sorte de révolution de couleur ou autre chose du genre. Et tout cela s'est révélé être une illusion complète. Donc, pour répondre longuement à la question : oui, on voit les limites de la puissance occidentale. On voit les limites de la puissance américaine. Mais, selon moi, cette puissance occidentale — qui reste un concept relatif, après tout — décline depuis déjà soixante-quinze ans, avec la montée de l'Asie, depuis le milieu du vingtième siècle. Le moment unipolaire n'a jamais été réel. C'était toujours un peu illusoire de penser que les États-Unis dominaient sans partage. Cela dit,

les États-Unis conservent évidemment beaucoup de pouvoir, beaucoup d'influence, et une grande capacité de destruction. Donc, il ne s'agit pas d'un effondrement de la puissance américaine, mais bien de ses limites.

#Glenn

C'est intéressant, si on compare, que pendant le dix-neuvième siècle, une grande partie de la politique de puissance se voyait à travers le prisme de la rivalité entre la Grande-Bretagne et l'Empire russe. Et puis, pendant que cette rivalité se jouait, on voyait de nouvelles puissances émerger à la périphérie — les États-Unis, l'Allemagne, le Japon. Et, oui, dans une certaine mesure, c'est aussi ce qu'a été le vingtième siècle — les États-Unis face à l'Union soviétique. Mais bien sûr, dans cette nouvelle rivalité, on a vu surtout l'Asie vraiment émerger à la périphérie. Et pourtant, il reste cette idée que l'état normal des choses, c'est encore une fois l'hégémonie occidentale, et qu'on y reviendra d'une manière ou d'une autre. Mais moi, ça m'intrigue.

#Jeffrey Sachs

C'est un point fondamental, et c'est une leçon de toute l'histoire : les avantages d'un endroit donné sont toujours temporaires. Ils peuvent durer des siècles, ou disparaître en quelques décennies, selon ce qu'on observe. Mais la technologie, qui est souvent la clé pour donner un certain avantage — qu'il s'agisse de technologie militaire ou de technologie de production — joue un rôle central. Au dix-neuvième siècle, par exemple, la machine à vapeur a été, selon moi, absolument essentielle à l'avantage unique qu'avait l'Europe sur le reste du monde. Ce n'était pas le seul avantage, mais c'était un élément majeur. Avec le temps, les bonnes idées, la technologie, le savoir-faire finissent toujours par se diffuser. Garder un monopole de puissance est donc presque impossible. On peut essayer de protéger des secrets industriels, ou de limiter l'exportation de technologies de pointe, mais cela ne dure jamais vraiment.

Mais le rétro-ingénierie, le fait de copier les réussites, de comprendre la science et la technologie qui les sous-tendent... c'est un don mondial. Les dirigeants finissent donc toujours par trouver des concurrents, parce que leur position de leader reposait souvent sur un véritable avantage technologique, concret, parfois militaire, qui finissait tôt ou tard par être copié ailleurs. Toute l'ère nucléaire, c'était exactement ça. Quand la bombe atomique a été mise au point à Los Alamos, puis utilisée par Truman comme démonstration — une démonstration adressée à Staline, en tuant des centaines de milliers de personnes à Hiroshima et à Nagasaki — les stratèges américains pensaient que les États-Unis garderaient le monopole atomique pendant une trentaine d'années. En réalité, il a duré quatre ans. Parce que les Soviétiques espionnaient, parce qu'ils avaient d'excellents scientifiques, et pour bien d'autres raisons. Mais les monopoles ne durent jamais. L'idée que les États-Unis détiennent des points d'étranglement technologiques, c'est un thème qu'on retrouve partout.

Tu sais, c'est presque absurde, mais si on revient au début de deux mille vingt-deux, les États-Unis parlaient de couper les banques russes du système SWIFT comme de l'option nucléaire. C'était censé faire s'effondrer l'économie russe. On pensait avoir les points d'étranglement, le contrôle total du pouvoir. Et au final, ça n'a pratiquement rien changé. C'est un refrain qu'on retrouve sans cesse dans l'histoire : quand un pays prend de l'avance — comme la Grande-Bretagne l'a fait avec l'industrialisation à la fin du dix-neuvième siècle, et surtout après les guerres napoléoniennes — les autres innovent, rattrapent, copient les bonnes idées, réduisent l'écart, et souvent même le dépassent. C'est ce qui s'est passé avec l'Allemagne et les États-Unis par rapport à la Grande-Bretagne à partir des années mille huit cent soixante-dix. Mais tout cela est resté, disons, à l'intérieur de la grande famille occidentale pendant des décennies — très longtemps. Et ça a nourri beaucoup d'idées racistes : que c'était une hégémonie des peuples blancs, une hégémonie culturelle européenne, une hégémonie chrétienne.

Mais l'idée, c'était que, oui, même si la technologie s'étend, avec l'Allemagne et les États-Unis, tout ça reste en quelque sorte dans la même grande famille. C'est la domination occidentale. Un seul pays, et un seul, a rejoint ce cercle à la fin du dix-neuvième siècle, et c'était le Japon. Et le Japon a commencé ses propres aventures impériales en imitant les empires européens. Et, de manière très cruelle, il a envahi plusieurs fois la Chine, ainsi que d'autres régions d'Asie, toujours dans cette logique d'imitation, je dirais, des empires européens. Mais à part le Japon, c'était une hégémonie occidentale, blanche et chrétienne, sur le reste du monde. Et, dans l'ensemble, on considérait que c'était une situation permanente. Il y avait bien quelques lueurs d'intuition que tout cela ne durerait pas. Napoléon aurait prévenu que, lorsque la Chine s'éveillerait, le monde tremblerait. Et, vous savez, il aurait dit ça en France.

Je pense, déjà en exil dans les années dix-huit cent dix. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que la domination naturelle de l'Occident allait de soi. Elle est devenue profondément ancrée dans l'état d'esprit des États-Unis et de l'Europe. Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe a accepté que les États-Unis prennent la tête, mais l'idée d'une suprématie occidentale est restée, et je dirais qu'elle reste encore aujourd'hui, même si les mentalités ont un peu évolué. La Chine est perçue comme une intrusion totalement inappropriée, comme quelque chose qu'il faut contenir, qu'il faut empêcher de s'étendre. Comment en est-on arrivé là ? À Washington, on entend sans cesse la même phrase : notre plus grande erreur, c'est d'avoir laissé la Chine entrer à l'OMC. On dit qu'on les a laissés se développer, comme si c'était un choix américain. Mais ça aussi, c'est une illusion : celle que l'ordre naturel des choses, c'est la domination de l'Occident. En tout cas, à mon avis, cette époque est révolue. C'est ça, le vrai point.

#Glenn

Eh bien, dans la théorie réaliste, on part souvent du principe que les États cherchent avant tout à maximiser leur sécurité. Autrement dit, tant qu'il y a un déséquilibre, ils continuent à s'étendre. C'est ce qu'on a vu avec l'élargissement de l'OTAN, au Moyen-Orient, et ailleurs, jusqu'à ce qu'un équilibre

soit atteint. Une fois cet équilibre trouvé, les États cherchent alors à établir un nouveau statu quo, pour renforcer au maximum leur propre sécurité. Et on pourrait penser que, puisque l'expansion de l'OTAN s'est pratiquement arrêtée en Ukraine, que l'OTAN a été contrebalancée par la Russie, ou encore, si l'on regarde ce qui se passe aujourd'hui au Moyen-Orient ou avec la Chine, il devrait y avoir un effort diplomatique pour passer à un nouveau statu quo.

Tu le vois, toi ? Moi, honnêtement, je ne le vois pas. En fait, si je regarde du côté de l'Iran, je pense que c'est justement une des raisons pour lesquelles la paix est impossible. Parce que Trump ne veut qu'une paix hégémonique. Et, tu sais, on a bien vu que les États-Unis étaient assez désespérés d'obtenir un cessez-le-feu. Ils ont accepté le format proposé par l'Iran, puis ils ont tout remis en cause une fois que, tu vois, les armes se sont tues. Et maintenant, on a l'impression que les États-Unis se dirigent vers une guerre totale contre l'Iran. Est-ce que c'est parce qu'ils refusent de chercher une paix qui ne soit pas fondée sur la domination ? Ou, selon toi, quelle est la place de Trump là-dedans ?

#Jeffrey Sachs

C'est une excellente question, et je pense qu'elle touche au cœur même des différentes écoles de pensée du réalisme. Il y a d'abord celle de notre bon ami John Mearsheimer, le réalisme offensif, qui dit qu'on ne peut pas vraiment trouver d'équilibre entre les grandes puissances. Elles cherchent toujours à prendre l'avantage, elles se provoquent sans cesse. Et dans la théorie de John, on en arrive à ce que son grand livre décrit très bien : *La tragédie de la politique des grandes puissances. * John affirme qu'il ne peut pas vraiment y avoir d'équilibre des puissances satisfaisant. Dans ce qu'on appelle parfois, dans les universités américaines, le réalisme défensif plutôt qu'offensif, l'idée est différente : la sécurité reste au centre, mais on peut trouver une sorte de modus vivendi entre les grandes puissances, éviter de trop se gêner mutuellement, et les traités peuvent jouer un rôle, stabiliser un peu les choses. C'est d'ailleurs la vision la plus répandue.

Je dirais que Kissinger se situait quelque part entre les deux. Curieusement, il avait étudié le Concert européen. C'était son grand modèle : la stabilité relative des grandes puissances européennes au dix-neuvième siècle, fondée sur un système de négociations régulières et de normes de comportement partagées. Mais Kissinger a aussi cédé à ce qu'on appelle le réalisme offensif : quand l'adversaire est affaibli, on en profite. C'est pour ça qu'il a soutenu l'élargissement de l'OTAN dans les années quatre-vingt-dix, même s'il savait que cela provoquerait le mécontentement de la Russie. Et d'autres affirment que la prudence reste possible. Je pense que l'une des raisons pour lesquelles le travail de John Mearsheimer est si important, c'est que, même si je ne partage pas ses conclusions, c'est une description nécessaire de la politique internationale.

Je pense que ce n'est pas... enfin, disons-le plutôt positivement. Je pense que c'est une très bonne description de l'état d'esprit des stratèges américains. Les stratèges américains ne se fixent pas facilement de limites. Ils partent de l'idée qu'il y a un problème aux États-Unis : si une autre grande puissance reste debout, alors nous sommes menacés. C'est ça, leur logique. Et donc, les États-Unis

— enfin, quand je dis les États-Unis, je parle de Washington, et quand je dis Washington, je parle surtout de l'appareil de sécurité et du gouvernement — ont beaucoup de mal à accepter l'idée que la Russie soit une grande puissance stable.

Les États-Unis ont énormément de mal à accepter l'idée que la Chine soit une grande puissance stable. Ils auront aussi du mal à voir l'Inde comme une grande puissance, parce que, dans l'esprit américain — et je ne veux pas trop interpréter la pensée de John Mearsheimer —, il y a cette idée que c'est trop dangereux de simplement laisser ces autres puissances exister. On ne peut pas vraiment leur faire confiance, et il faudrait faire tout ce qu'on peut pour les affaiblir. John Mearsheimer considère donc, de manière générale, que la Chine est une menace qu'il faut contenir. Moi, je ne partage pas du tout ce point de vue. En réalité, je pense profondément que la Chine n'est pas une menace pour les États-Unis.

J'aimerais donc qu'on travaille à une forme de coopération, à des accommodements mutuels, en évitant de franchir les lignes rouges des uns et des autres. Et surtout, qu'on arrête que les États-Unis arment Taïwan, entre autres choses, parce que je pense que tout cela rendrait le monde bien plus sûr. Mais dans l'esprit américain, c'est l'idée qu'on vit dans un monde dangereux, et qu'il faut pousser partout où c'est possible. Et on en a des caricatures. Le sénateur le plus caricatural de ce point de vue, un va-t-en-guerre pour toutes les occasions — si vous voulez une nouvelle guerre, on le sort — c'est Lindsey Graham. Il répète toujours qu'il faut plus de guerre. Ne vous arrêtez pas. Escaladez. Peu importe le sujet : l'Ukraine, Taïwan, l'Iran. Et il y a effectivement une ligne politique comme celle-là.

Une théorie dit qu'ils reçoivent des dons de campagne venant des entreprises de l'armement, et qu'ils servent donc de porte-voix pour ces intérêts-là. Ce sont aussi, d'une certaine manière, des va-t-en-guerre. Mais il y a aussi cette idée selon laquelle l'Amérique devrait être la seule puissance dominante, et qu'elle doit se battre pour le rester, si nécessaire. Elle devrait, en quelque sorte, mettre des bâtons dans les roues de toute autre grande puissance, pour l'entraver et lui créer des problèmes. À mes yeux, c'est une description assez juste de la manière dont la politique étrangère américaine est menée. Mais c'est aussi une approche désastreuse, inutile, déstabilisante, et au final dangereuse pour les États-Unis eux-mêmes, sans même parler du reste du monde.

#Glenn

Eh bien, quand il y a eu, pendant des siècles, d'énormes déséquilibres de pouvoir liés à la domination occidentale, il est assez logique que cela ait produit, ou se soit accompagné, d'idéologies de supériorité. Donc, quand on parle de la montée des autres puissances, comme vous dites, ou de la montée de la Chine, la réaction qu'on entend souvent, je dirais, se retrouve bien dans des travaux comme ceux de Robert Kagan. Il a écrit un livre intitulé **The Jungle Grows Back: America and Our Imperiled World**, où, en gros, l'idée est que le jardin — c'est-à-dire nous, les civilisés — devrait sortir à nouveau pour tailler la jungle et la civiliser. C'est, au fond, une idéologie très profonde.

#Jeffrey Sachs

Ça remonte à plusieurs siècles. C'est aussi très intéressant du point de vue de l'histoire de la pensée. Les philosophes, consciemment ou non, sont souvent les scribes du pouvoir. Et quand un pays devient puissant, une philosophie apparaît pour justifier ce pouvoir. On a eu des siècles de domination européenne, puis environ cent cinquante à deux cents ans de suprématie européenne incontestée sur le reste du monde, en gros. L'Europe a perdu quelques batailles, mais elle a gagné la plupart des guerres, en Afrique comme en Asie. Et toute une idéologie s'est développée, avec de nombreuses variantes — le racisme scientifique, ou plutôt pseudo-scientifique, mais enfin, le racisme scientifique.

Et bien sûr, il y a cet élan religieux — l'idée que Dieu est de notre côté — et beaucoup d'autres idées du même genre, des idées philosophiques, comme la mission civilisatrice, ou encore la conviction que nous détenons la clé de la civilisation. Même les penseurs les plus éclairés, les plus subtils, les plus impressionnants, comme John Stuart Mill, étaient en réalité des impérialistes. John Stuart Mill travaillait pour la Compagnie des Indes orientales. Il a rédigé des textes pour elle, et il écrivait que la mission de la Grande-Bretagne était d'apporter la civilisation à une Inde jugée arriérée. Et donc, selon lui, c'était acceptable qu'il y ait une période de tutelle. C'est à ça que sert l'empire. Toute une idéologie s'est construite autour de cela, et elle ne disparaît que très, très lentement.

Regardez le comportement des Britanniques et des Français aujourd'hui. Ils n'ont plus d'empires, c'est vrai, mais ils gardent clairement une mentalité impériale. Et souvent, elle est même plus naïve et plus militariste que celle des États-Unis, qui, eux, ont encore un empire. La russophobie britannique, et les appels à la guerre contre la Russie en Ukraine, sont encore plus forts qu'aux États-Unis, plus grossiers, plus simplistes. Mais tout ça vient d'une longue histoire impériale, de cette idée que la domination britannique est naturelle, inévitable, et que la Russie a toujours été l'ennemie de cette domination. Ils continuent ce combat, même s'ils ne sont plus qu'une île, plus un empire. Et ce serait presque drôle... si ce n'était pas aussi dangereux.

#Glenn

Eh bien, au dix-neuvième siècle, John Stuart Mill défendait l'idée d'un empire libéral. Aujourd'hui, c'est l'OTAN qui plaide pour une hégémonie libérale. Donc, il y a une certaine continuité dans l'histoire, oui... tout à fait.

#Jeffrey Sachs

Je dis qu'on a tout appris de l'Empire britannique — tout ce que l'Amérique pense savoir vient de là. Et en réalité, les liens sont très directs. Bien sûr, la langue, la culture, l'éducation directe... tout ça saute aux yeux. Bill Clinton était boursier Rhodes, et Rhodes, c'était le grand impérialiste de l'Afrique, un personnage majeur au tout début du vingtième siècle. Clinton a absorbé tout cela à Oxford, si bien que, lorsqu'il est devenu président des États-Unis dans les années quatre-vingt-dix, il

était rempli de cette grandiosité américaine qu'il avait, d'une certaine façon, apprise de l'expérience britannique.

#Glenn

Eh bien, vous avez une grande journée là-bas à New York, alors je tiens à vous remercier d'avoir pris le temps de nous parler. — Bien sûr, avec plaisir, quand vous voulez.

#Jeffrey Sachs

Ravi d'être avec vous. À très bientôt.